

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.
 BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
 ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
 Directeur : THÉO SPÉR.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures. - Moines et Anabaptistes. - La Maison de l'Arbre de Jesse. Une Construction rare. - Un futur Savant, d'après M. Geoffroy. - Unification de l'Heure, au moyen de l'Electricité et de l'Air comprimé.
TEXTE. - Nos Gravures. - Chronique de ce delà. - Connaissances usuelles de la Semaine. - La Gageure de Violette. - Causerie Médicale. Le Hoquet. - Le Dessert. - Le Coup de Cravache, ou Topee-le-Mulâtre. Roman.

ADMINISTRATION.
 Boulevard du Nord N°. 107.
 à BRUXELLES.
 Administrateur: C. APPELIAN.
 Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 4.

— 11^e ANNÉE. —

27 Novembre 1880.

NOS GRAVURES.

MOINES ET ANABAPTISTES.

La scène que représente notre première gravure nous reporte au seizième siècle, à l'époque de ces terribles Anabaptistes qui, à

l'imitation des premiers Iconoclastes, ont anéanti tant de monuments, tant d'objets précieux.

Ici, nous les voyons dans une abbaye dont ils se font livrer les trésors. Que d'objets d'art vont être brisés, fondus... Ils sont là sous nos yeux, représentés avec une vérité et une finesse qui n'ont d'égal que l'aspect de ces deux groupes de personnages, formant une opposition si tranchée.

LA MAISON DE L'ARBRE DE JESSÉ. UNE CONSTRUCTION RARE.

Ce massif curieux appartient à la petite ville de Joigny, située dans la Bourgogne, sur les bords de l'Yonne, et dont la fondation remonte au temps de la domination romaine dans les Gaules. De nos jours, elle se distingue par un



MOINES ET ANABAPTISTES, D'APRÈS M. GAUPP.

cachet d'ancienneté, qui attire de nombreux touristes; ses vieilles maisons en bois, qui datent des XIV^e et XV^e siècles, nous transportent en plein moyen-âge.
 Notre gravure représente la plus remar-

quable de ces anciennes habitations, celle appelée dans le pays: la maison de l'arbre de Jesse. Il n'est guère possible, en fait de vieilles constructions, de rien voir de semblable.

UN FUTUR SAVANT.

Il n'était pas, jadis, de plus terrible punition, pour les jeunes écoliers, que celle du bonnet d'âne; et les pédagogues de la vieille roche

qui mettaient en pratique ce genre de châtiement, en recueillaient, disaient-ils, les plus salutaires effets.

Etre exposé, — comme c'est le cas pour le gamin que l'on voit ici — à la risée de ses condisciples; se voir couronné de ce qui fait le plus bel ornement de cet animal, qui passe aux yeux du vulgaire comme bien pauvrement doté sous le rapport de l'intelligence, — et que Victor Hugo vient de réhabiliter — oh! c'est là une punition qu'on ne se hasarderait pas d'encourir une seconde fois.

Voyez à quel assaut de plaisanteries, de quolibets, de sarcasmes est livré cet élève; ses compagnons l'admirent, le félicitent et l'acclament comme un futur savant. Qui sait, ma foi?...

M. Geoffroy, artiste français, bien jeune encore, excelle dans la reproduction des petits loustics de village; il connaît admirablement les enfants leurs moues charmantes, leurs espiègeries et leurs caprices; il s'en est fait pour ainsi dire une spécialité. Nous le citerons, sous ce rapport, comme un exemple bon à suivre par certains de nos peintres.

UNIFICATION DE L'HEURE, AU MOYEN DE L'ÉLECTRICITÉ ET DE L'AIR COMPRIMÉ.

Comme les horloges des principaux monuments publics ne concordent presque jamais entre elles, l'administration de la ville de Paris a résolu d'unifier l'heure par le moyen de l'électricité. A cet effet, on a établi à l'Observatoire national une horloge régulatrice qui indique le temps moyen et qui est mise en communication, à l'aide d'un réseau télégraphique, avec douze horloges placées dans différents quartiers de Paris.

Un autre moyen d'unifier l'heure et qui présente sur le précédent l'avantage d'être à l'abri des perturbations atmosphériques, consiste dans l'emploi de l'air comprimé. Jusqu'ici la marche de ces horloges, dont nous représentons un des modèles, a été très-satisfaisante; leur mode de réglage est d'ailleurs fort simple. Une horloge centrale, mise en communication avec l'Observatoire, est disposée de telle sorte que toutes les fois que son balancier frappe la soixantième seconde d'une minute, il se produit un dérangement, qui livre passage à l'air comprimé dans des récipients; celui-ci s'élançait aussitôt dans les tubes du réseau, et gonfle un soufflet qui se trouve à leur extrémité, dans l'intérieur de toutes les horloges. En se gonflant le soufflet soulève un petit levier qui fait tourner d'un cran une roue qui en compte soixante et dont chacune correspond à une minute. A cette même roue est fixée la grande aiguille du cadran, qui avance d'une minute chaque fois qu'il se produit un déclenchement nouveau et que la roue exécute un soixantième de tour.

Il y a donc de la sorte concordance parfaite entre l'heure donnée par l'horloge centrale et celle que marquent les horloges secondaires disséminées dans la ville. — Avis à nos administrations communales.

CHRONIQUE DEÇA DELÀ.

SOMMAIRE. — Les catastrophes de chemins de fer, etc. — Pourquoi la gaieté s'en va. — L'amour des bêtes. — Artistes sur artistes. — Sage conseil à propos de myopie. — Un raisonnement de juge d'instruction. — Les vols d'enfants. — La poule au pot de Henri IV. — Une sottise scientifique célèbre. — Une horloge-monstre. — Encore un souvenir de la Terreur en France! — Verselets d'un nonagénaire. — Bonne maxime.

Dans une réunion où je me trouvais, on parlait d'un épouvantable accident de chemin de fer, qui venait d'avoir dans notre pays un douloureux retentissement. Quelqu'un fit remarquer que si notre siècle est si fécond en catastrophes où perdent à la fois la vie de nombreux individus, c'est une conséquence naturelle des modes de voyager, de l'extension qu'a prise l'industrie, etc., etc.

Il y avait là un Américain qui, avec le flegme de sa race, développa à ce sujet une théorie que j'ai retenue presque mot à mot et que je vais soumettre à mes lecteurs :

— Lorsque, dit notre Yankee, nous lisons le récit d'une de ces catastrophes arrivées sur terre ou sur mer, ce tableau nous fait frémir; mais lorsque nous avons payé le tribut de la pitié aux infortunés qui ont péri, en examinant de plus près ces horribles désastres nous nous apercevons qu'ils ne diffèrent des calamités de la vie que par „le nombre.” En effet, la mort n'est pas plus horrible à chacun en particulier que celle qui surprend un seul homme frappé subitement par un accident imprévu. Périr avec le globe ou périr seul dans une fête publique, c'est tout égal pour celui qui expire. Chaque âme ne porte exactement que le fardeau de sa douleur; il n'a pas été plus cruel pour tous de périr ensemble, que s'ils fussent morts les uns après les autres. Ils devaient expirer dans le cours de quelques années, ils sont morts le même jour; voilà toute la différence. Tel qui s'est vu languir sur un lit douloureux, au milieu de sa famille, a plus souffert que celui qu'un instant fatal a privé de la vie. Il a plu à la Providence de hâter et de joindre plusieurs trépas; mais ce n'est toujours, dans ce tableau vaste et désastreux, qu'un homme qui expire.

— Ce sont là peut-être les réflexions que la raison suggère, répondit une dame, mais l'instinct repousse cette froide consolation et multiplie ses douleurs d'après le nombre des victimes et le genre affreux de leur trépas.

On trouva que tous deux avaient raison.

Quelques petites réflexions sur un sujet „d'intérêt général.”

Il est de fait que nous ne trouvons plus parmi nous cette gaieté naturelle, tant en honneur chez nos pères. Pourquoi? C'est que nos passions, plus turbulentes, l'ont bannie de notre âme, et conséquemment de nos sociétés. Les plaisirs auxquels on se livre avec fureur, laissent des intervalles que le dégoût et les regrets viennent remplir. On ne se réjouit plus en bonne compagnie, parce qu'on forme des parties secrètes; on ne connaît plus le prix de la modération, et la satiété est le fruit du divertissement.

Quand les mœurs sont simples, on rit de bonne foi. Nous mettons trop d'appât dans nos entretiens et dans nos plaisirs, pour pouvoir y trouver cette amabilité qui devrait en être l'âme. Les ris naissent de la franchise, et ils sont forcés partout où il n'y a point une certaine liberté.

La gaieté a la vertu de rendre tous les lieux agréables, toutes les positions supportables. Elle s'amuse de tout, et il ne faut que la moindre circonstance, le plus petit mot, pour lui donner occasion de se déployer et de réjouir toute une société. Elle supplée même à l'esprit. Je connais des gens fort bornés qu'on aime et qu'on recherche parce qu'ils sont gais. Qu'y a-t-il de plus charmant que de voir un front toujours serein, un visage toujours riant! C'est l'image d'une âme qui s'épanouit; au lieu que l'air sérieux et refrogné annonce un cœur mal à son aise, un esprit difficile, une humeur acariâtre. „La gaieté, dit Marc Aurèle, est le présent le plus agréable qu'on puisse faire à la société, le compliment le plus flatteur pour les personnes qu'on aborde.” Mais comment la gaieté peut-elle régner là où l'on ne parle que de politique ou de questions religieuses? Et fait-on autre chose à l'heure présente, hélas!

La publication du dernier poème de Victor Hugo, l'Âne, me remémore cette anecdote :

C'était en 1856, à Bruxelles, dans les salons de M^{me} Pleyel. Il y avait ce soir-là grand nombre de personnes, et notamment le général de Lamoricière, hôte assidu de la célèbre pianiste. La conversation s'engagea, je ne sais plus à quel propos, sur l'amour des bêtes.

— Moi, se prit à dire une jeune et très-spirituelle dame qui, dans cette circonstance, avait réellement besoin de toute sa réputation

d'esprit pour nous laisser convaincus qu'elle n'en manquait pas, moi, c'est fort drôle, n'est-ce pas, toutes les fois que j'aperçois un âne, j'éprouve l'envie de l'embrasser!

Ici, il y eut un point d'orgue effrayant. Mais l'excellent Lamoricière sauva la reprise par une plaisanterie dont le succès fut immense :

— Mon Dieu! Madame, dit-il à la personne en question, je comprends à merveille ce que vous venez de nous dire! Les ânes sont bien dans la nature: pourquoi l'amour des ânes n'y serait-il pas?

Il n'est guère aujourd'hui de profession, que ceux qui les exercent ne veulent relever par de nouvelles et prétentieuses dénominations: Après les artistes confituriers et les boulangers, dont l'enseignement paternel est ainsi modifiée: „panification,” nous devons avoir l'artiste alimentaire (cuisinier) et voilà qu'il existe. A bientôt l'artiste rôtisseur.

A ce propos, entendu dans un compartiment de chemin de fer: — Un jeune homme à la mise et au langage prétentieux, cause avec une grosse dame qui, sur quelques paroles qu'il vient de prononcer, lui dit: — Vous devez être artiste, Monsieur? — Oui, Madame. — Poète peut-être? — Oh, non! — Vous peignez alors? — Vous y êtes. — Quel genre... le paysage? — Non, la tête: je suis artiste capillaire.

Il a déjà été parlé dans ce journal des progrès de la myopie. La „Gazette d'Alsace-Lorraine,” rapporte à ce sujet que le directeur du Lycée de Strasbourg vient, dans la publication du programme d'études de cet établissement, de prier les parents des élèves de vouloir bien, de leur côté, avoir soin que ces derniers, en faisant leurs devoirs à domicile, soient toujours placés en pleine lumière, qu'ils ne travaillent pas pendant le crépuscule et qu'ils tiennent les yeux à juste distance de leurs livres ou de leurs cahiers. Il leur recommande en outre de ne pas donner en cadeau des livres dont les caractères d'impression seraient trop petits.

Ces prescriptions méritent de fixer l'attention.

Un raisonnement de juge d'instruction, qui pourra être profitable à beaucoup de gens: — Ledit juge est à la chasse avec son neveu. Il retrouve celui-ci tenant à la main une lettre qu'il se hâte de mettre en poche. „C'est d'elle sans doute? fait le magistrat en souriant; tu as bien peu de soin de ses poulets... celui-ci va se souiller, sans enveloppe. — J'ai dû l'employer tout à l'heure... pour froter la crosse de mon fusil. — Malheureux! Qu'un braconnier la ramasse, cette enveloppe, et en fasse une bourre de fusil; que ce coup de fusil soit destiné à un garde; on retrouve la bourre; ton nom est dessus; on t'arrête; on t'enferme; on ouvre une enquête; tu es sous le coup d'une accusation d'assassinat; sens-tu maintenant où peut conduire une imprudence de cette nature?”

Rappelons, à propos de vols d'enfants qui se pratiquent encore de nos jours, comment était puni jadis ce genre de crime. Une femme prise sur le fait en 1640 fut condamnée: „A être battue et fustigée de verges par l'exécuteur de la haute justice, dans tous les carrefours ordinaires et accoutumés, ayant la corde au col et écriteaux devant et derrière portant ces mots: „Fille qui a soustrait et emporté un enfant hors du royaume,” et en l'un des dits carrefours flétrie d'un fer chaud en forme de fleur de lys sur les deux épaules; ce fait, conduite en la maison de force de l'hôpital général, pour y demeurer enfermée le reste de ses jours.”

Toute l'histoire de la tragédie — envisagée sous le rapport du style — n'est-elle pas dans l'observation suivante :

Si vous aviez à citer le mot populaire de Henri IV, mettre la poule au pot, vous diriez : „Le bon roi voulait que le dimanche, le paysan mit la poule au pot.” Eh bien, voici comment Légouvé s'y est pris pour exprimer cela dans sa „Mort de Henri IV” (acte IV) :

Je veux enfin qu'au jour marqué pour le repos L'hôte laborieux des modestes travaux [sance, Sur sa table moins humble ait par ma bienfait. Quelques-uns de ces mets réservés à l'aisance.

* *

Tout le monde connaît — et l'on cite souvent — les paroles d'Archimède : „Donnez-moi un point d'appui pour placer mon levier, et je soulèverai la terre.”

Or, un de nos meilleurs professeurs de mathématiques, entendant cela de la bouche d'un conseiller à la Cour de Cassation, a entamé à ce sujet une discussion, résumée dans une note qu'il a bien voulu me communiquer :

Si Dieu avait pris au mot le célèbre géomètre de Syracuse, en lui fournissant un point d'appui à 3000 lieues du centre de la terre, avec un contrepoids de 200 livres, il lui eût fallu, pour remplir sa promesse, un levier long de 6,000,000,000,000,000,000,000 de lieues (6 septillions;) et l'extrémité du long bras du levier, une vitesse égale à celle d'un boulet de canon, pour, — dans l'espace de 27,000,000,000,000 d'années (27 trillions) — soulever la terre seulement d'une hauteur d'un pouce!

* *

On reproche aux horloges qui se trouvent à la façade de nos gares de ne pas être assez grandes. Parlez-moi de celle de la Maison du Parlement à Londres. Les cadrans (elle en a quatre,) ont un diamètre de sept mètres trente-deux. L'aiguille qui indique les minutes fait un parcours de 42 centimètres à la minute. Son pendule a une longueur de quinze pieds. Elle marche pendant huit jours et demi, et son remontage exige un travail de plus de deux heures. La cloche qui sonne les heures a huit pieds de haut sur neuf pieds de diamètre et pèse près de quinze tonnes. Elle sonne les quarts des heures.

* *

Ne remarquez-vous pas que le courant est aux anecdotes sur la Terreur?... Eh bien, voyons :

Il vient de mourir, dans un village de la province de Namur, et dans une condition voisine de la misère, un homme portant un nom qui brilla jadis dans le mémorial de la noblesse française. Entre autres faits que M. de B. racontait de ses ancêtres, il en est un fort dramatique, concernant son aïeul, arrêté pendant la Terreur à Lyon. Le voici, bien réel, bien authentique :

On sait que, comme la guillotine ne moissonnait pas assez vite au gré des proconsuls envoyés à Lyon pour détruire cette malheureuse ville, ils imaginèrent un nouveau genre de supplice, dont le but était de frapper tous les prisonniers en masse. Ils ordonnèrent qu'ils seraient exterminés par le canon chargé à mitraille. Deux cent-soixante-neuf victimes des deux sexes périrent en un seul jour de cette manière. On les avait liés deux à deux dans une enceinte fermée par des arbres. Quelques-uns, dont les liens furent rompus par la mitraille, prirent la fuite; ils furent poursuivis et hachés par des dragons. On les jeta dans le Rhône. Plusieurs respiraient encore. Deux eurent la force ou le malheur de nager jusqu'à un banc de sable. Ils tendaient en vain leurs mains suppliantes. Les dragons traversèrent le bras du fleuve et achevèrent de les tuer. Cette affreuse exécution dura plus d'une heure; Collot d'Herbois, qui en fut l'ordonnateur, assassina plusieurs victimes de sa main.

Un seul homme échappa à la mort, c'était l'aïeul de M. de B.; ses liens avaient été brisés par la mitraille, sans qu'il eût reçu aucune blessure; il fuyait à travers la campagne, poursuivi par un dragon. Au moment d'être atteint, le dragon lui crie : „Jette-toi par terre

et fais le mort.” En même temps il tire à côté de lui ses deux coups de pistolet, et sautant de son cheval, il feint de l'achever à coups de sabre. Son éloignement du champ de carnage permettait d'apercevoir une partie de son action; et tandis que, remonté sur son cheval, il revenait au petit pas, au bruit des applaudissements donnés par les massacreurs, celui qui lui devait la vie s'éloignait en se traînant sur la terre, et se mettait en sûreté.

* *

Quelques vers que nous tenons d'un aimable vieillard, lequel les a composés pour une jeune personne de vingt ans :

Oui, mon hiver, malgré sa glace,
M'épargne ses tristes langueurs;
Sensible aux talents comme aux grâces,
Si je ne puis suivre leurs traces,
Du moins je les sème de fleurs.
Protège toujours ma carrière,
O mon cœur!... sache m'animer.
On peut ne plus songer à plaire :
Mais comment se passer d'aimer ?

Citée à titre de phénomène, cette œuvre d'un homme de quatre-vingt-neuf ans!

* *

Une bonne maxime pour finir : — Puisque nous ne pouvons ni faire les saisons, ni refaire l'espèce humaine, prenons le temps comme il vient, les hommes comme ils sont, et les femmes comme elles... ne sont pas.

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Nous sommes au moment des engelures, — un genre de mal peu grave en général mais qui n'en constitue pas moins un vrai supplice. Nous allons donc nous occuper de cet objet.

L'engelure est une tuméfaction, avec coloration bleu ou rouge de la peau et du tissu cellulaire sous-cutané; elle est accompagnée de fourmillements, de picotements, d'élançements. Elle est susceptible de s'ulcérer; les personnes lymphatiques et les enfants y sont sujets.

Le brusque passage du chaud au froid est la cause la plus ordinaire de ce mal. Les moyens usités pour le guérir ne produisent pas sur tout le monde les mêmes effets; chez quelques personnes les émoullients réussissent, chez d'autres les astringents, chez d'autres enfin l'une et l'autre de ces médications sont inefficaces. On prétend que les cuisinières qui avent journellement la vaisselle dans l'eau grasse et chaude ne sont jamais atteintes d'engelures; le fait peut être vrai quelquefois, mais il n'est pas vrai d'une façon absolue.

Quoi qu'il en soit, voici ce que nous conseillons : on fait bouillir du son et on y plonge les mains, sitôt qu'on peut en supporter la chaleur; on les y laisse au moins une heure en entretenant le liquide toujours à la même température; au sortir de ce bain, on se frotte les mains avec du beurre de cacao ou avec de la graisse de volaille crue qu'on présente au feu pour la ramollir, ou mieux encore avec de la pommade camphrée, puis on les recouvre avec un gant qu'on doit garder au moins une heure et même toute la nuit. Si les engelures se trouvent au pied, on procède de même en les entourant d'un linge sec et chaud. Si les engelures ne sont pas ouvertes, on peut les frotter avec de la pommade d'iode.

On soigne les engelures entamées par le procédé suivant : après le bain de son, on leur fait une petite lotion d'eau saturée et on les couvre de pommade camphrée étendue sur du papier bouillard, qu'on recouvre de plumasseaux de charpie avant de bander la plaie; on se sert aussi avec avantage de la glycérine pour enduire les engelures. Il est d'autres re-

mèdes, tels que l'huile de laurier, l'eau de goulard, employées en compresses, l'eau de mer, l'eau de moules ou d'huitres, employées tièdes en bain ou en lotion, ou encore des frictions d'eau-de-vie camphrée; mais ces remèdes opèrent chez certaines personnes et sont sans aucun effet chez d'autres; seule l'expérience pourra indiquer ce que ces remèdes peuvent valoir.

La médication à l'eau de son et les frictions avec la graisse de volaille, sont efficaces contre les gerçures ou crevasses des mains; seulement il n'est pas nécessaire que la température de l'eau soit aussi élevée, trois bains d'une heure suffisent presque toujours à guérir les gerçures, qu'on peut enduire de glycérine au moyen d'un petit plumasseau avec de la charpie.

On peut prévenir les engelures au moyen de frictions aromatiques ou toniques : eau-de-Cologne, alcool camphré, eau de goulard, solution de tannin, etc.

Un praticien expérimenté conseille une médication interne, purgative et fortifiante à l'extérieur; sur le mal, un mélange de 50 gr. de glycérine et de 6 gr. d'amidon, le tout réduit, sur le feu, en consistance de gelée. On étend une couche mince de cette gelée sur les parties malades et on les recouvre d'un linge doux.

E.

LA GAGEURE DE VIOLETTE.

IV.

Après avoir quitté Violette, le docteur Franck, rentrant au salon, se rendit avec M. Schawn près de sa sœur. Comme il en avait été prévenu, celle-ci n'était pas sérieusement blessée, mais le choc avait été violent, le repos et la tranquillité étaient nécessaires. Aussi, quoique forcée d'admettre cette nécessité, ou même à cause de cela, M^{lle} Franck était fortement dépitée.

— Je vais être un embarras chez des étrangers, commença-t-elle à dire, aussitôt que M. Schawn les eut quittés; et tout cela à cause de cette Violette Lody, car j'allais lui faire visite, lorsque j'ai été renversée. On croirait que le cocher l'a fait exprès... Et maintenant, Jacques, j'espère que tu vas prendre tous les arrangements nécessaires afin que je ne suis pas une charge pour les gens de la maison; la nourriture, le logement, les soins d'une garde, tout cela doit être réglé. Cette chambre me convient si on veut bien me la laisser. Je ne veux absolument avoir aucune obligation; je désire être seule le plus possible.

— Je veillerai certainement à tout cela, lui répondit son frère, mais je crains d'avoir des difficultés par rapport à la garde; ces gens n'aiment pas à employer des étrangers, paraît-il, car la jeune personne que j'ai vue en bas, m'a déclaré que ce serait elle qui te soignerait.

— A quelle jeune personne fais-tu allusion? A M^{lle} Mattheys?...

— Ah! c'est là son nom, dit le docteur d'un ton indifférent.

— Oui, et il me semble que vous pourriez parler plus respectueusement de gens qui rendent service à votre sœur.

— Tu te trompes, Emilie. La jeune fille semble bonne et gentille; seulement, elle est bien jeune pour cette tâche. Une vraie enfant!

— Une enfant! s'écria M^{lle} Franck mécontente : je n'ai jamais vu une plus jolie femme; elle a au moins vingt-cinq ans. Mais voilà! Sans doute, vous n'avez d'yeux que pour ce visage de bébé que vous voulez épouser. On voit bien que vous n'y étiez pas lorsque je suis arrivée ici; vous eussiez pu remarquer comment „cette enfant,” cette aimable jeune fille, a tout préparé et arrangé pour moi.

— Alors, répondit son frère d'un ton grave qui fit sur sa sœur une impression des plus favorables, je lui suis infiniment obligé, et je ne manquerai pas de la remercier en descendant.

Peu d'instants après, il prit congé de la patiente, en promettant de revenir le lendemain.

V.

Nous retrouvons aujourd'hui M^{lle} Emilie Franck, la sœur du docteur, à demi-couchée sur

une chaise longue dans la confortable chambre à coucher dont son hôtesse l'a gratifiée.

La jeune garde-malade est assise auprès d'elle, sur une chaise basse, un livre à la main; elle vient d'interrompre sa lecture, car leur hô-

tesse semble sommeiller, et elle regarde vaguement, plongée dans ses réflexions, le feu qui flambe dans la cheminée. Quoique l'on soit au printemps, l'air est encore assez froid.

La blessée pourtant ne dort pas, mais les



LA MAISON DE L'ARBRE DE JESSÉ. UNE CONSTRUCTION RARE. (DESSIN ORIGINAL.)

yeux à demi-fermés, elle s'amuse à considérer Violette, qui, dans cette attitude aisée, ne lui a jamais semblé plus charmante. Ces longs cheveux noirs, ces yeux vifs et doux, cette bouche prête à sourire lui plaisent infiniment.

Aussi, quoique M^{lle} Franck soit d'un caractère réservé, elle se sent toute à son aise avec sa jeune compagne, et plus d'une fois le docteur s'est amusé en lui-même en voyant comment celle-ci sait diriger, gronder et gâter tour à tour sa sœur.

M^{lle} Franck rompt bientôt le silence, et avec un soupir d'impatience:

— Vraiment, M^{lle} Mattheys, je ne puis permettre que vous me consacriez ainsi la plus grande partie de votre temps.

— Mais que voulez-vous donc que je fasse de mieux ? répondit Violette, sortant de sa rêverie. Ma tante dort la moitié de la journée, sa femme de chambre est toujours sous sa main si elle a besoin de quelque chose ; et,

comme le dit le docteur, me rendre utile, m'empêche de faire des sottises.

— Ceci est très-impertinent de sa part, dit M^{lle} Emilie ; pourtant je dois convenir qu'il a été pour moi fort attentif ; deux visites par

jour ! J'ai beau dire que cela n'est pas nécessaire, il n'y manque pas. Je désirerais qu'il vint pour une autre.

— Que voulez-vous dire ? demanda Violette distraitement.



UN FUTUR SAVANT, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABL. DE M. J. GEOFFROY.

— N'y faites pas attention, ma chère, je n'aime pas à aborder ce sujet de conversation ; peut-être cependant vous conterai-je cela un jour ou l'autre, si vous ne craignez pas d'être ennuyée par mes chagrins.

— Dites-le maintenant, reprit Violette : peut-être me sera-t-il possible de vous aider.

— M'aider ! exclama M^{lle} Franck ; le seul moyen de m'aider serait que vous épousiez mon frère...

— Ma chère demoiselle, dit Violette riant, comment pourrai-je le faire ? Ne m'avez-vous pas dit dernièrement qu'il était fiancé ?

— Non, je ne vous en ai pas parlé, répondit M^{lle} Franck aigrement ; je ne vous en ai jamais

parlé... Mais c'est vrai, c'est là ma peine: il s'est engagé avec une jeunesse, qui ne convient pas plus pour être sa femme que... que....

— Que moi, insinua Violette.

— Vraiment, vous, ma chère, s'écria M^{lle} Franck, l'attirant à elle et l'embrassant cordialement. Si elle était le quart aussi bien que vous, je ne me plaindrais pas.

— Mais, insista Violette hardiment, comment savez-vous que votre frère a fait un mauvais choix? Peut-être, lorsque vous connaîtrez mieux sa fiancée, l'aimerez-vous autant que moi.

— Jamais! Je n'ai jamais aimé aucune jeune personne comme vous. Qui, du reste, pourrait résister à votre charmante bonté? Aussi, je désirerais, si ce détestable mariage doit se faire, que je pusse conserver cette chambre chez vous. En tout cas, je me logerai près d'ici.

— Ainsi, réellement, vous aimeriez à vivre toujours avec moi? demanda Violette, les yeux brillants de joie.

— Certainement, ma chère. Je n'ai pu vous connaître sans m'apercevoir que l'homme qui vous posséderait serait heureux, sans ressentir le charme de votre franchise, de votre bonne humeur, de votre dévouement.

— Je vous remercie, Mademoiselle, et maintenant que vous m'avez dit votre chagrin, ajouta-t-elle, je vais, à mon tour, vous dire un secret. C'est que je me marierai l'automne prochain.

— Oh! ma chère! s'écria M^{lle} Franck.

— Mais mon mariage ne doit pas être un obstacle à votre séjour chez moi, car nous aurons pour vous deux chambres bien confortables. Nous espérons qu'une sœur favorite de mon futur mari viendrait vivre avec nous, mais elle ne veut pas... Elle pense que je suis trop jeune, trop inexpérimentée pour rendre un intérieur agréable.

— Elle est folle alors, ou elle vous apprécie mal. Je m'y connais certainement en fait de ménage, et je vous considère comme une bonne ménagère. Si je pouvais vivre près de vous, je me considérerais comme une heureuse vieille; car il y a en vous un charme auquel personne, je pense, ne peut résister.

— La même idée que Jacques, pensa Violette triomphante. Bien, reprit-elle, nous en reparlerons demain, avec ma tante qui va mieux et désire faire votre connaissance. Maintenant, voulez-vous me faire plaisir? Oui; alors descendez ce soir au salon pour prendre le thé, le docteur a dit que vous pouviez le faire; je veux vous présenter quelqu'un; vous devinez bien qui, n'est-ce pas?

Puis, en souriant et faisant de la tête un petit salut, elle sortit.

VI.

Après son dîner, M^{lle} Franck, dont la curiosité était un peu excitée, descendit de bonne heure au salon.

Le feu y brûlait brillamment; sur une petite table, auprès d'un fauteuil, on avait placé un joli bouquet.

Violette entra au bout de quelques instants; sa charmante physionomie rayonnait; elle embrassa vivement la vieille demoiselle en disant:

— Promettez-moi de m'aimer toujours autant que maintenant?

— Bon Dieu, enfant! s'écria M^{lle} Franck gaiement en regardant le visage animé de Violette; est-ce de cette façon que vous séduisez l'infortuné dont vous voulez faire votre esclave?

— Le voilà! s'écria Violette, car on sonnait à la porte.

Et, s'élançant hors du salon, elle quitta son hôte, qui riait de son impétuosité.

La soirée paraissait si belle que M^{lle} Franck eut envie d'ouvrir la fenêtre. En s'en approchant, il lui sembla qu'on parlait en-dessous.

— Ce sont sans doute les fiancés, se dit-elle, je vais tâcher de leur jeter un coup-d'œil.

Elle entr'ouvrit doucement la fenêtre, avança un peu la tête, entendit distinctement la voix de Violette disant:

— Comment, mon bien-aimé, peux-tu être si hardi? Si elle était à la fenêtre, elle nous verrait, et ce serait dommage: jusqu'à présent j'ai si bien réussi à lui donner le change!

M^{lle} Franck se rejeta en arrière, en réprimant une exclamation, car elle vit une figure mâle, qui lui était bien connue, penchée vers Violette.

— Ainsi, elle m'a trompée tout ce temps, murmura-t-elle. Faire la coquette avec mon frère, sous mon nez!... Et lui, comment peut-il se conduire de cette façon? Mais M^{lle} Lody le saura... Pauvre enfant!... Et son fiancé, à elle aussi, apprendra tout... Pauvres dupes, je les prévendrai.

A ce moment, le son des pas qui s'approchaient l'avertit de l'arrivée des coupables. Elle s'assit de l'autre côté du salon; ils entrèrent d'un air fort innocent.

— Je suis charmé de te voir descendue, dit le médecin cordialement, s'asseyant près de sa sœur. Puis, la considérant attentivement: Mais il me semble que l'effort a été trop grand, tu as l'air défait.

— Je me sens certainement plus agitée que je ne m'y attendais, répondit la blessée d'un ton bref. Puis, avec une emphase que Violette, avec sa perspicacité de femme découvrit immédiatement: Après les quelques minutes que j'ai passées à la fenêtre, j'ai eu de la peine à regagner un siège.

Violette rougit fortement et regarda Jacques d'un air de reproche; celui-ci semblait fort à son aise, et à la moindre provocation, il eût tout gâté par sa vivacité un peu brusque. Elle se dit aussi immédiatement que M^{lle} Franck ne soupçonnait pas la vérité, et hardiment elle commença l'attaque de l'ennemi.

— Chère demoiselle, dit-elle doucement, j'espère que vous me pardonnerez d'avoir essayé de me faire aimer de vous, par un subterfuge. Puis-je croire que je n'ai pas essayé en vain? Jacques, viens ici.

Elle mit sa main dans la sienne et dit modestement:

— Je lui ai promis de l'épouser, lui dont l'attachement me rend heureuse, dont la préférence m'honore...

Violette s'arrêta; le docteur la regardait avec une admiration étonnée.

— Mais... commença M^{lle} Franck.

— Un moment, Emilie, interrompit son frère, en attirant Violette plus près de lui. J'ai aussi quelques mots à dire... Lorsque je fis connaître à Violette votre déplaisir à l'annonce de notre mariage, elle fut assez confiante pour parier qu'au bout d'un mois, lorsque vous la connaîtriez, vous l'aimeriez... Si elle a gagné son pari, comme je le pense, vous ne pouvez désapprouver mon amour pour elle. J'ai eu occasion de l'apprécier, je connais ses qualités. Oh! ma chérie, ajouta-t-il en se tournant vers elle, je te remercie pour ce que tu viens de dire; tu sais combien je t'aime, si mon amour constant peut te rendre heureuse, tu es sûre de l'être, car il ne faillira pas.

— Tout le bonheur ne sera pas pour moi, j'espère; je désire que tu en aies ta part, dit Violette en le regardant affectueusement.

— Mais, exclama M^{lle} Franck, qui êtes-vous donc!

— Violette Lody, pour vous servir, répondit la jeune fille, en lui faisant une petite révérence comique.

Toute sa gaieté était revenue.

— Méchante Violette! s'écria M^{lle} Franck, pleurant presque de joie. Je ne vous pardonnerai jamais de vous être ainsi jouée de moi. Pourquoi me dire que votre nom était Matheys.

— Vous vous trompez, répliqua Violette riant; je vous ai dit que le nom de ma tante était Matheys; vous avez cru également que c'était le mien; je ne pouvais me permettre de vous contredire... J'espère, continua-t-elle, que vous n'allez pas changer les plans que nous avons formés ce matin.

— Etre près de vous sans doute, oui. Et maintenant retournez au jardin. Je vois bien à présent pourquoi Monsieur mon frère me faisait tant de visites. Ah! Jacques, ajouta-t-elle attendrie, Violette a gagné la gageure, mais tu as gagné, toi, un trésor sans prix.

(Trad. d'HORTENSE X.)

CAUSERIE MÉDICALE.

LE HOQUET.

Le hoquet! voilà encore une de ces petites misères de la vie humaine, qui, sans altérer profondément le bonheur ni la santé, ne laissent pas que d'être extrêmement pénibles, et d'autant plus difficiles à supporter, qu'en général elles excitent plutôt le rire que la compassion du prochain.

Qui de vous, lecteurs, une fois au moins dans sa vie, au sortir d'un bon dîner, au milieu d'une conversation agréable, n'a été soudain pris de ce mouvement spasmodique qui, toutes les vingt secondes, vous donne la physionomie d'un convulsionnaire ou d'un épileptique? Qui de vous, par conséquent, n'a pas maudit de tout son cœur ce visiteur fâcheux?

**

On a beaucoup discuté sur la cause réelle du hoquet; aujourd'hui, on s'accorde à reconnaître qu'il est dû à une contraction subite et involontaire du diaphragme (sorte de cloison musculuse qui sépare la cavité pectorale de la cavité abdominale,) donnant lieu à une inspiration rapide, incomplète et accompagnée d'un bruit tout particulier, qui se produit dans la glotte par un mécanisme beaucoup trop compliqué pour être décrit ici.

En tout cas, un fait incontestable subsiste, à savoir, que la réplétion immodérée de l'estomac est, dans l'immense majorité des cas, la cause déterminante du hoquet.

Énoncer ce fait, c'est en même temps indiquer le moyen de prévenir le mal. Cependant tout le monde sait que les émotions violentes et les émotions tristes plutôt que les émotions gaies, favorisent aussi le développement du hoquet, et on conçoit qu'alors il n'y ait pas possibilité de le prévenir; mais cela ne s'observe guère que chez les enfants lorsqu'ils pleurent à chaudes larmes. Chez les adultes, cet effet de la douleur est beaucoup moins fréquent, et, nous le répétons, c'est presque toujours à un écart de régime que ces derniers doivent attribuer l'apparition du hoquet.

**

Le hoquet, dans ces différentes circonstances, n'est pas une maladie; quelques médecins ont même prétendu qu'il n'était pas sans utilité et que les secousses qu'il imprime à l'économie pouvaient exercer sur quelques-unes de nos fonctions une influence favorable, en activant, par exemple, la digestion entravée par une cause quelconque.

Nous ne parlons pas des cas où le hoquet se produit sous l'influence d'une émotion vive; car il est bien évident que cette théorie leur est inapplicable.

Néanmoins, nous le répétons, dans les circonstances que nous venons d'indiquer, le hoquet n'est qu'une indisposition légère, ou, pour mieux dire, une incommodité qui, le plus souvent, se dissipe spontanément au bout de quelques minutes, ou qui, si elle se prolonge parfois, cède généralement à des moyens fort simples.

Nous réprouvons, comme dangereuses, les surprises, les aspersion d'eau froide, attendu qu'elles peuvent sur certaines personnes très-impressionnables produire plus de mal que de bien. Le plus sage est de s'en tenir aux longues inspirations, à l'ingestion lente d'une petite quantité d'eau froide, ou à quelques moyens de distraction suffisants pour détourner l'attention, sans déterminer une de ces secousses morales avec lesquelles il ne faut jamais jouer.

**

Mais il arrive quelquefois que, chez des personnes dont le système nerveux est très-irritable, le hoquet résiste à ces différentes pratiques, et tend à devenir continu. Or, la continuité de ces secousses violentes pouvant

donner lieu à des accidents fort graves, il est important de vulgariser les moyens dont l'expérience a démontré l'efficacité pour mettre un terme aux unes et prévenir les autres.

Le procédé est tout à fait mécanique et consiste simplement dans la compression de „l'épigastre,” vulgairement creux de l'estomac, à l'aide d'une grosse pelotte de linge et d'un bandage de corps (cravatte, ceinture, serviettes), fortement serrée.

Rien n'est moins compliqué que cet appareil, rien n'est plus facile à appliquer.

* *

Avant de terminer, nous devons rappeler à nos lecteurs que le procédé dont il s'agit n'est en général indiqué que dans les cas de hoquet prolongé, et qu'en toute circonstance, il y aurait de graves inconvénients à l'appliquer au moment où la digestion s'opère.

Quant à la durée de la compression, il est impossible de la préciser d'une manière générale; tout ce que l'on peut dire, c'est qu'elle doit être en rapport avec la violence du hoquet. Toutefois, on comprend que mille circonstances pouvant, à cet égard, modifier les indications, le plus simple est de faire des essais, c'est-à-dire, de suspendre momentanément la compression, lorsque le hoquet s'est dissipé, d'y avoir de nouveau recours s'il se reproduit, avec la précaution cette fois de la continuer assez longtemps pour qu'on n'ait plus à craindre de le voir reparaitre.

D. V. S.

LE DESSERT.

Au nombre des antiques coutumes des Egyptiens, il en existait, chez les gens de qualité, une des plus bizarres: au sortir de la table, un homme apportait dans la salle un cerceuil qui renfermait une figure de bois, longue d'environ trois pieds, représentant un cadavre, et le montrant à chacun des conviés: „Buvez, leur disait-il, et donnez-vous du plaisir, car c'est ainsi que vous serez après votre mort.” Un dessert peu réjouissant! — Du reste, autrefois, dans plusieurs Ordres religieux, une tête de mort circulait de main en main après toute réfection.

Lorsque l'art du confiseur fut perfectionné, l'on imagina de servir les desserts dans un nouveau goût; l'heureux assortiment des fruits naturels et des fruits confits, servis en même temps, conduisit à l'idée de représenter les arbres et les arbustes qui les produisaient: on composa des dessins variés, on en forma des vergers délicieux, qui frappaient agréablement la vue, tout en stimulant le sens du goût.

Les Italiens, qui furent les inventeurs de ce genre, le portèrent à un très-haut degré de perfection. Les premiers plateaux, sablés et ornés de glaces, parurent au mariage de Louis XV, en 1725; ce fut pour la reine Marie de Pologne, son épouse, qu'ils furent faits. Disformes, père du célèbre auteur de ce nom, introduisit dans les desserts la verdure feinte, qu'on n'y connaissait pas encore; il sut lui donner un si grand air de naturel et de vérité que ce genre de décoration fût généralement adopté. On appela ensuite l'architecture au secours de la décoration; on créa des palais, des temples où tous les ordres réunis se disputaient l'élégance et la régularité des principes de l'art. La pyrotechnie vint ajouter de nouvelles illusions; les feux d'artifices, qui naquirent au sein de ses palais, rendirent un dessert ainsi préparé, une véritable féerie. On alla même jusqu'à exécuter, en surtout de dessert, les principales scènes d'un fameux opéra, celui des Bardes.

Telles sont les données que nous fournit l'histoire du dessert, qui, on le voit, a eu ses périodes éclatantes.

Z.

LE COUP DE CRAVACHE, ou TOPEE-LE-MULATRE.

PREMIÈRE PARTIE..

IX.

Ainsi que le négociant de Calcutta l'avait promis, il se rendit, le lendemain matin, à l'hôtel où étaient logés son fils et Armand Elliot.

Le jeune Bathurst se trouvait devant la fenêtre ouverte et regardait le luxueux équipage qui venait d'amener son père, quand celui-ci frappa à la porte de l'appartement.

Wolsey alla au-devant de l'auteur de ses jours et le salua froidement.

— Où est Elliot? demanda ce dernier. Encore au lit!

— Oh! que non; voilà deux heures qu'il est levé et il vient de sortir en voiture. Moi-même, j'ai déjà fait quelques commissions ce matin.

Le front de marbre se plissa.

— Comment, exclama-t-il, je vous avais dit hier que je viendrais tôt, et que je m'occuperais de tout ce qui concerne votre expédition!... Vous n'aviez donc aucun arrangement à prendre...

— C'est vrai, répondit le jeune homme, et nous vous sommes bien obligés; mais je voulais avoir quelques renseignements concernant votre position en cette ville... ce qui est assez naturel, il faut l'avouer.

Le visage bouffi de Henri Bathurst s'anima, et ses yeux, à moitié cachés par ses sourcils épais, brillèrent comme ceux d'un serpent qui va s'élançer sur sa proie. Il fit des efforts pour contenir sa colère et demanda d'une voix calme en apparence:

— Eh bien, quel a été le résultat de vos démarches?

— C'est que, comme je m'en doutais, vous êtes un des plus riches négociants de Calcutta: c'est que vous possédez une immense fortune.

— Voilà comme on est jugé par les gens qui ignorent le fond des choses, dit Bathurst en essayant un sourire forcé. Je vous ai déjà dit que j'étais l'agent...

— Inutile de continuer, interrompit Wolsey, car, franchement, je ne crois pas à vos paroles; je suis, au contraire, pleinement convaincu de la vérité des renseignements que j'ai reçus. En outre, j'ai appris une autre nouvelle qui m'explique l'indifférence et la froideur que vous me témoignez... Le bruit court que vous songez à conclure un second mariage. Cela est-il vrai, mon cher père?

Le marchand pâlit et parut embarrassé.

— Je n'ai pas de réponse à vous donner à ce sujet, répondit-il, après avoir réfléchi un instant.

— Celui qui m'a procuré ces informations, continua Wolsey, m'a dit que la dame dont il est question, réside hors de la ville, et que vous lui rendez visite assez souvent.

— Mensonge! calomnie! s'écria Henri Bathurst, de plus en plus troublé.

— Votre agitation vous trahit, mon père, et je sais maintenant à quoi m'en tenir. En tout cas, si vous vous remariez, ce ne sera que par intérêt, car je suppose que vous regrettez toujours celle qui devint l'épouse de votre cousin... J'ai vu hier que son nom seul suffisait pour vous émouvoir. Tenez, regardez-vous dans ce miroir; en ce moment même vos traits sont livides. Oh, combien vous devez avoir aimé cette Emma Elliot!

— Silence, exclama le marchand d'une voix sourde, ne prononcez pas ce nom... Elle est morte depuis treize ans; laissez en paix sa mémoire. Assez, du reste, sur ce sujet, continua-t-il, ma voiture est à la porte, sortons; nous avons des achats à faire pour votre expédition. Il vous faut des chevaux, des armes à feu...

Le père et le fils descendirent et furent conduits vers différents magasins où ils firent plusieurs emplettes, puis retournèrent à l'hôtel.

Armand Elliot n'était pas encore rentré. Henri Bathurst, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de l'attendre, retourna à la villa

Banyan et recommanda à Wolsey de ne pas oublier l'heure du dîner.

— Vieux renard rusé, murmura le jeune homme, quand son père eut disparu. J'ai enfin découvert ses petits secrets. Il se disait pauvre, et il est immensément riche. Quant au mariage dont on parle, il aura lieu, j'en suis convaincu, mais je ne conçois pas pourquoi il en fait un mystère. Si je n'étais pas aussi pressé pour aller à la recherche de Rosamonde, j'aurais bientôt déniché l'endroit où la belle réside.

X.

De son côté, Armand Elliot n'était pas resté inactif.

Nous avons déjà dit que, de prime abord, la physionomie de Henri Bathurst avait fait une très-mauvaise impression sur lui, et cette impression n'avait fait que s'accroître depuis sa visite à la villa Banyan. Il lui semblait que l'astuce et la fausseté devaient être le fond de son caractère, et instinctivement il se méfiait de lui.

C'est pourquoi il résolut de s'adresser à la police, à laquelle il fit connaître en peu de mots le but de leur voyage et le plan qu'ils avaient formé, concernant le cipaye Topee, le ravisseur de la petite Rosamonde.

Le chef de la police avait prêté l'oreille avec la plus grande attention, et dès que le jeune Anglais cessa de parler, il secoua la tête, en disant qu'il serait aussi facile de trouver une aiguille dans une botte de foin que de retrouver un seul indigène dans l'Hindoustan.

— Si, dit-il, cet individu vit encore, il est probable qu'il aura changé de nom; il peut aussi avoir trouvé la mort à l'époque de la rébellion. Quant à l'enfant, les mauvais traitements l'auront probablement fait périr, car vous connaissez la cruauté des maîtres de l'Inde. Quelles tortures n'ont-ils pas fait subir aux femmes anglaises et à leurs enfants pendant la révolte! Il n'y a pas longtemps qu'on a trouvé, dans l'intérieur du pays, la femme d'un officier anglais si affreusement mutilée qu'elle a prié ceux qui voulaient l'emmener avec eux de la laisser dans l'abandon et l'oubli, préférant qu'on la crut morte plutôt que de se montrer à ses amis.

— M. Bathurst m'a déjà parlé en ce sens, dit le jeune homme en soupirant; cependant, je ne puis renoncer à mon projet.

— De quel M. Bathurst me parlez-vous, s'il vous plaît?

— Du riche marchand de ce nom.

— Ah! vous ferez bien de suivre ses avis, car il connaît le pays dans toute son étendue, et il y a une douzaine d'années que lui-même a fait des recherches pour retrouver cette jeune fille.

— Je vais me rendre à Shahjehanpore sans délai, répondit Armand, peut-être qu'à ce poste militaire je parviendrai à découvrir quelque trace de Topee.

— Les régiments qui occupaient cette ville, en 1857, ne s'y trouvent plus, dit le policier, et parmi les soldats il en est resté bien peu qui n'aient pas succombé. Cependant, comme vous me paraissez résolu à poursuivre cette tâche difficile, je puis, si vous le désirez, vous procurer un homme de confiance qui pourra vous servir en même temps de valet de chambre. L'homme dont je vous parle est un Parsi, nom que l'on donne aux adorateurs du feu; il possède différentes langues et connaît les parties les plus reculées du nord de ce pays. Dans plusieurs cas épineux, il m'a été d'un grand secours, et il vous sera très-utile dans les recherches que vous allez entreprendre.

Elliot exprima son assentiment, et aussitôt le chef donna un coup de sonnette et ordonna qu'on fit entrer Kalloo.

XI.

Un instant après, la porte s'ouvrit de nouveau, et un homme de haute taille entra. Il avait le teint bronzé, les cheveux et la barbe noirs comme l'aile du corbeau.

Il s'inclina profondément devant le chef de la police. Celui-ci lui exposa brièvement l'histoire d'Elliot, et ajouta que le noble étranger

désirait le prendre à son service, afin qu'il l'accompagnât.

Kaloo écouta ce récit avec la plus grande attention, tout en tenant ses regards fixés sur le jeune homme.

La physionomie sympathique de celui-ci et ses yeux expressifs d'un bleu sombre, attirèrent instantanément le Parsi vers lui. Kaloo déclara donc qu'il suivrait l'étranger et qu'il mettrait toute son énergie en œuvre pour retrouver la jeune fille perdue.

Armand Elliot causa encore pendant quelque temps avec le chef, puis se retira, accompagné de son nouveau serviteur, qui alla sur le champ faire ses préparatifs pour le voyage.

Le jeune Anglais retourna à l'hôtel, où il trouva son cousin, savourant avec délices un „tiffin" ou goûter oriental.

Wolsey lui apprit que son père était venu à l'hôtel et qu'il avait arrangé les affaires de manière à ce qu'ils pussent se mettre en route le lendemain.

Armand mentionna alors qu'il avait engagé un Parsi, en qualité de domestique, pour son service personnel.

Son compagnon le regarda d'un air inquiet. — Comment! dit-il; avez-vous envie de vous séparer de moi et d'agir seul?

— Aucunement, répliqua Elliot; comme nos plans sont d'accord, nous marcherons ensemble. Nous sommes tous les deux anxieux de retrouver cette pauvre Rosamonde, et si nous parvenons à la ramener à son père, vous serez dans tous les cas certain d'avoir la récompense qui vous a été promise par lord Tregaron.

Le front de Wolsey s'éclaircit.

— Tant qu'il sera avec moi, pensa-t-il, je puis le surveiller, et s'il venait jamais à me contrecarrer dans les recherches que nous allons faire, eh bien, je n'éprouverais pas plus de scrupule à le mettre hors de mon chemin que je n'en aurais à manger mon dîner.

XII.

A une heure avancée de l'après-midi, le monde élégant de Calcutta s'éveilla de sa sieste, et le Strand et l'Esplanade furent bientôt couverts d'équipages et de cavaliers.

Une légère brise soufflait, l'atmosphère était fraîche et délicieuse.

Armand et Bathurst se procurèrent une voiture et parcoururent plusieurs fois la promenade, puis se firent conduire à Garden Reach.

Le jardin de la villa Banyan était déjà éclairé par des lanternes chinoises suspendues aux arbres; à l'approche de la voiture, la grande porte s'ouvrit, et les deux jeunes gens mirent pied à terre.

Ils suivirent un domestique dans le pavillon où M. Henri Bathurst vint à leur rencontre et leur souhaita la bien-venue.

Après qu'ils eurent traversé plusieurs élégants salons, le marchand les fit entrer dans une magnifique salle à manger. La table était servie avec profusion des mets les plus recherchés par le palais délicat des riches Orientaux. De la soupe à la tortue, du poisson appelé mangou, du riz et différents autres plats plus ou moins chauds, furent offerts aux hôtes. Les fruits les plus délicieux vinrent ensuite.

Les jeunes voyageurs restèrent à la villa Banyan jusqu'à une heure assez avancée, puis retournèrent à leur hôtel.

Elliot en entrant dans sa chambre y trouva le Parsi Kaloo, prêt à commencer son rôle de valet de chambre.

Il raconta à son nouveau maître qu'il avait passé une partie de la journée dans les faubourgs de Sealadah et de Simbah, où il avait espéré rencontrer quelque cipaye vétéran, échappé à la révolte; mais son espoir avait été déçu.

Le lendemain matin, son nouveau maître lui donna l'argent nécessaire pour l'acquisition de plusieurs objets dont ils devaient se munir avant le départ.

Un peu plus tard, Henri Bathurst arriva à l'hôtel, où il ne trouva que son fils.

Le marchand se montra très-mécontent quand il apprit qu'Armand avait pris un domestique pour l'accompagner.

— J'ai, de mon côté, dit-il, engagé une

deux-douzaine d'hommes pour vous servir de guides et de domestiques; ils connaissent parfaitement le pays, et comme ils ont été pendant des années à mon service, je puis répondre d'eux.

Tous les préparatifs furent achevés dans le cours de cette journée, et le lendemain, à une heure très-matinal, Armand Elliot et Wolsey Bathurst, après avoir pris congé du marchand, montèrent dans le train pour se rendre à Cawnpoor.

Les guides avec les chevaux, les bagages et les



UNIFICATION DE L'HEURE, AU MOYEN DE L'ELECTRICITE ET DE L'AIR COMPRIME.

provisions les suivirent peu après par un train de marchandises, excepté Kaloo qui n'avait pas voulu se séparer de son jeune maître.

De Cawnpoor à Shahjehanpoor, le voyage devait se faire à cheval.

Le quatrième jour, après le départ de Calcutta, maîtres et domestiques se trouvaient tous à Cawnpoor, et le lendemain ils se mettaient en selle pour se rendre au poste militaire que le capitaine Edmond Elliot avait occupé autrefois.

Ils voyageaient le matin et le soir pour éviter la trop grande chaleur, et la nuit ils établissaient les tentes dont ils s'étaient munis.

On se dirigea à petites journées vers Shahjehanpoor.

Kaloo guidait secrètement la petite troupe, car un des Hindous, appelé Puntab, qui faisait partie de l'expédition, avait déclaré connaître le pays mieux que qui que ce soit, et avait prétendu s'imposer comme guide principal.

De là naquit, dès le premier jour, une inimitié entre ces deux hommes.

Puntab cherchait toutes les occasions d'offenser Kaloo, et leurs querelles devinrent souvent si vives qu'elles dégénérent en coups.

Wolsey Bathurst, sans s'inquiéter du sujet

de leurs disputes, prenait invariablement parti pour Puntab, et alla même un jour jusqu'à donner un coup de fouet en pleine figure à Kaloo.

Le serviteur d'Armand resta immobile devant le jeune homme qui venait de lui infliger une insulte aussi cruelle, et lui jeta un regard plein de haine mortelle. Ses lèvres serrées avaient blanchi de rage, découvrant une rangée de dents qui semblaient prêtes à mordre.

Wolsey Bathurst recula plein de terreur; il comprenait que désormais Kaloo devenait pour lui un ennemi plus féroce et plus patient que le tigre qui attend sa proie, que le cobra qui frappe sa victime sans qu'elle soit avertie de sa présence.

XIII.

Elliot, qui arrivait en ce moment, s'informa de ce qui venait de se passer.

Bathurst lui répondit que le chien de Parsi avait refusé d'obéir à un ordre que Puntab lui avait donné.

— Kaloo a eu raison, dit Elliot; il est mon domestique personnel et ne doit recevoir des ordres de personne. Il connaît le pays aussi bien que Puntab, et si vous continuez à protéger ce dernier, au détriment de mon valet, je me retire de votre société et je poursuivrai seul le but que nous avons en vue.

Wolsey, alarmé de cette menace, car, si Elliot réussissait, il perdrait la récompense promise se hâta d'ordonner à Puntab de ne plus s'occuper de Kaloo et de le laisser en repos.

La petite troupe arriva enfin à Shahjehanpoor, où, après informations prises, ils ne rencontrèrent personne qui eût jamais connu Topee.

Cependant Kaloo apprit que quelques anciens cipayes résidaient dans un village, à une centaine de milles vers le nord, et on résolut de s'y rendre.

Les voyageurs reprirent donc leur marche. Chaque nuit ils campaient au bord d'une rivière, car dans les Indes on en rencontre un nombre considérable. Parfois ils s'arrêtaient dans quelque pauvre village, où des enfants nus et affamés leur tendaient la main en courant derrière leurs chevaux. Plus d'une fois aussi, en traversant les grandes jungles, ils virent briller des yeux perçants dans l'ombre; mais grâce aux armes dont ils étaient porteurs, ils ne furent jamais molestés par personne.

On atteignit enfin le village de Lassa, situé au milieu d'une plaine, auprès d'une eau courante, et entouré de bosquets de cocotiers et de palmiers.

Il y avait dans ce village quelques maisons d'assez bonne apparence, et par-ci par-là un bazar; les habitants étaient peu ou pas vêtus, et une multitude de misérables chiens parcouraient les rues étroites et sales.

Les voyageurs s'arrêtèrent auprès de la rivière, en dehors du village, et y établirent leurs tentes.

Pendant qu'ils procédaient à cet emplacement, la majeure partie de la population arriva auprès d'eux; les uns attirés par la curiosité, les autres espérant avoir l'occasion de dérober quelques provisions.

Puntab et Kaloo se mêlèrent aux groupes des nouveaux venus; le premier leur adressa la parole, et se mit à les interroger, pendant que le second, sans avoir l'air d'écouter, ne perdait pas une parole de la conversation.

Quand les villageois eurent quitté le campement, Wolsey Bathurst demanda à haute voix à Puntab s'il n'avait rien appris de nouveau.

— Absolument rien, répondit l'Hindou; j'ai vu quelques hommes qui ont été soldats à Shahjehanpoor, au temps de la révolte, mais aucun d'eux n'a connu Topee.

Le Parsi, pour ne pas être interrogé, s'était esquivé et se promenait le long de la rivière. Mais plus tard quand tous étaient livrés au repos, il s'approcha doucement d'Armand Elliot, qui ne dormait pas encore, et lui dit à voix basse:

— J'ai fait aujourd'hui deux grandes découvertes!

(A continuer.)